Dipankar Gupta, *Mistaken Modernity. India Between Two Worlds*

New Delhi, Harper Collins, 2000, 225 p., bibl., index.

Jackie Assayag

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12561>

DOI : 10.4000/lhomme.12561

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 21 juin 2002

Pagination : 267-269

ISBN : 2-7132-1771-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jackie Assayag, « Dipankar Gupta, *Mistaken Modernity. India Between Two Worlds* », *L'Homme* [En ligne], 163 | juillet-sptembre 2002, mis en ligne le 10 juillet 2007, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12561> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.12561>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Dipankar Gupta, *Mistaken Modernity. India Between Two Worlds*

New Delhi, Harper Collins, 2000, 225 p., bibl., index.

Jackie Assayag

- 1 DEPUIS une dizaine d'années, il semble clair à beaucoup que l'Inde est entrée dans la « modernité ». C'est justement cette évidence que discute Dipankar Gupta en s'efforçant de définir cette catégorie controversée. À l'idée de modernité on associe généralement des modes de vie liés aux progrès technologiques, comme les équipements ménagers et les voitures, les gadgets et les voyages à l'étranger, les médias et les réseaux de communication, etc. Or, pour Dipankar Gupta, cette notion ne devrait pas recouvrir la production de marchandises et de technologies, ni l'ensemble des biens de consommation, comme on tend d'ailleurs à le faire en Inde et sans doute partout aujourd'hui dans le monde. La modernité qualifie plutôt un type de comportement ou de conduite, en particulier ces attitudes qui entrent en jeu dans les relations sociales lorsqu'elles expriment la liberté individuelle et la dignité humaine, le respect de la loi et la vertu de la méritocratie.
- 2 Selon le professeur de sociologie de l'Université Jawaharlal Nehru à Delhi, l'Inde reste résolument « non moderne », « traditionnelle », voire « archaïque » sur le plan des modes de rapport avec autrui. Alors que le sous-continent est en transition « entre deux mondes », pour reprendre le sous-titre du livre, les relations familiales, les privilèges de caste ou de statut, aussi bien que la volonté de briser autant que faire se peut les lois et les règles, caractérisent plus que jamais l'ensemble des relations sociales. Ce code de conduite dévoyé est désormais celui des membres de la classe moyenne indienne, c'est-à-dire d'une élite (en Inde) fascinée par l'univers enchanté de la marchandise et de la société du spectacle propre au monde occidental. La « middle-class » indienne est en voie de complète « westoxication ».
- 3 L'intérêt de la configuration sociologique indienne est justement d'illustrer cette idée que la contemporanéité n'est pas forcément « moderne ». La modernité est, en effet, une attitude qui représente une norme universelle fondée sur la dignité de l'individu comme citoyen, un citoyen dont la liberté est inviolable et dont le perfectionnement

l'emporte normalement sur le réseau de relations sociales ou l'origine familiale. Or, l'Inde en est l'exact contretype. C'est à l'exploration de cette « non-modernité » sud-asiatique actuelle, cette permanence inscrite dans sa structure sociale présente, à laquelle nous convie Dipankar Gupta. Son essai, clairement écrit et composé de onze bref chapitres, veut ainsi aller à l'essentiel en se débarrassant de (presque) tout appareil critique.

- 4 Répondant par avance à ses objecteurs, notamment les intellectuels indiens volontiers enclins à considérer qu'il y aurait « plusieurs modernités », Dipankar Gupta soutient qu'il n'y en a en réalité qu'une, sauf à vouloir se payer de mots, d'excuses ou de faux-fuyants. La modernité caractérise l'égalité et le respect entre personnes ; bref, elle concerne la question de l'intersubjectivité. Mais l'interrogation est moins philosophique que sociale, comme l'atteste le recours aux données chiffrées : le mode de vie dispendieux (eu égard au standard de vie du pays) des 1,6 million de « hauts revenus » indiens impose l'exploitation de plusieurs dizaines ou centaines de millions de pauvres, voire de très pauvres. La classe moyenne en Inde, qui comprend les foyers ou ménages les plus prospères (contrairement à son acception dans les sociétés occidentales où elle inclut la quasi-majorité de la population), ne doit son mode consumériste extravagant qu'à la présence d'une force de travail surabondante, aliénée et misérablement rémunérée. C'est la raison pour laquelle les bidonvilles surpeuplés juxtent les immeubles chics dans lesquelles s'épanouit la bourgeoisie urbaine : cette dernière y puise ses serviteurs et ses employés.
- 5 De brèves analyses anthropologiques, à partir d'observations concrètes, éclairent cette rémanence du passé dans le présent ; ainsi de la saleté et de l'hygiène, ou bien encore des castes dont l'auteur considère qu'elles sont l'expression d'une conception du corps assimilé à une forteresse assiégée par les pollutions de toutes espèces. La représentation individualiste de la personne, la puissance de la rumeur dans une société extrêmement segmentée, mais aussi la présence de femmes au pouvoir politique suprême alors qu'elles sont par ailleurs dépourvues de toute qualité, la profusion de gourous et de religieux qui ne pallient que fort mal l'absence (ou la faillite) de protection sociale, sont ainsi les supports de commentaires éclairants et parfois judicieusement paradoxaux (chap. II).
- 6 L'ethos de la classe privilégiée indienne, que l'auteur qualifie (d'après Thorstein Veblen) de « loisir », avec son comportement « snobbish » illustre son inaptitude à développer un esprit d'entreprise (chap. III). La conduite de cette classe démontre également son incapacité à faire face aux forces de la mondialisation, tant ses membres sont aveuglés par le patriotisme et un « familialisme » oppressif, notamment lignager (chap. IV). Alors que le chapitre V décrit l'appropriation des ressources de l'État par les élites urbaines et une fraction de la paysannerie devenue riche à la suite de la « révolution verte », le suivant dénonce une démocratie qui n'existe que durant les élections ; chacun sait bien que la politique au quotidien relève du clientélisme de caste et de la corruption de la base au sommet de la société (chap. VII). Dans le chapitre VIII, l'auteur déplore la montée du sentiment de l'hindouité à la faveur du vide créé par l'échec de l'économie politique dite « socialiste », mais en réalité bureaucratique, inspirée par l'idéologie « développementaliste » du patricien Nehru ; il souligne cependant que ce « dirigisme » a aujourd'hui laissé place au cynisme et à un consumérisme débridé, quand ce n'est pas l'explosion de conflits ethniques (chap. IX),

la tentation de la purification ou, plus banalement, l'intolérance vis-à-vis des minorités chrétiennes et musulmanes (chap. X).

- 7 Certes, on pourra légitimement penser que c'est vouloir traiter beaucoup de sujets à la suite ou à la fois. Mais si Dipankar Gupta embrasse vraiment trop, il n'étreint pas mal puisque quelques idées fortes se dégagent du propos. Par exemple, celle selon laquelle il n'y a pas, et il n'y a jamais eu, de *système* des castes en Inde. Ce n'est pas la hiérarchie qui domine l'existence sociale indienne, pas tant les castes que la *différence* et l'affirmation des identités (chap. VI)¹. De fait, l'intérêt de cet essai documenté est de prendre à bras le corps la question sociale en Inde, y compris celle de l'inégalité dans ses rapports à la pauvreté et à la servitude, alors que l'anthropologie sociale ou culturelle les a longtemps scotomisées au nom de l'académisme disciplinaire ou d'une volonté théoricienne, par esprit de système et excès de structure.
- 8 Force est pourtant de constater combien l'échafaudage du livre est branlant, et cela pour deux raisons, l'une conceptuelle, l'autre méthodologique. D'une part, le diagnostic de « non-modernité » (de l'Inde) ne fait que remettre à flot la vieille idée simpliste de « survivance », notion introduite par Edward Burnett Tylor en 1871 mais contre laquelle l'anthropologie s'est construite à cause de sa pauvreté explicative et pour le plus grand profit de la discipline². D'autre part, Dipankar Gupta ne semble pas voir qu'il compare des incomparables : d'un côté l'idéal-type de la société occidentale (trop rapidement supposée démocratique, individualiste, égalitaire, éthique, « méritocratique »), de l'autre l'Inde empirique et évidemment affligée de mille maux, cette société humaine, trop humaine, affolée par sa course pathétique vers la « modernité » – un projet par définition inachevé. Le sociologue et l'anthropologue s'accorderont donc à refuser un traitement aussi asymétrique entre l'Ouest et le Reste, même si cet effort comparatif est porté par l'idée cosmopolite et un idéal régulateur de justice sociale.

NOTES

1. La thèse est explicitée et développée dans un autre livre qui paraît simultanément, *Interrogating Caste. Understanding Hierarchy and Difference in Indian Society*, New Delhi, Penguin Books India, 2000.
2. Pour une démonstration (sur le cas germanique), on se reportera à l'excellent ouvrage de Herman Bausinger, *Volkskunde ou l'ethnologie allemande. De la recherche sur l'Antiquité à l'analyse culturelle*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1993. [Éd. orig. 1971.]

AUTEUR

JACKIE ASSAYAG

CNRS, EHESS, Centre d'étude de l'Inde et de l'Asie du Sud, Paris.